

CLÉMENCE

Le miroir avait toujours été là, au fond d'un couloir sombre qui desservait toutes les pièces de l'appartement. Haut et étroit, il occupait toute la surface du mur dans lequel il était scellé. La petite applique de feutre rouge qui éclairait le couloir ne suffisait pas à l'animer. Quand la porte palière s'ouvrait, il jetait un éclair, puis se rendormait aussitôt. Clémence aimait le couloir, le miroir, et leur ombre. Elle n'aimait que cela. Au milieu du couloir, un bahut dans lequel on rangeait les vieux tissus et les chaussures d'hiver rétrécissait le passage, avant les portes des chambres qu'on n'ouvrait qu'au début de la matinée pour aérer et faire le ménage, et le soir pour aller se coucher. Tout le reste de la journée, elle possédait

cette moitié morte, comme d'autres enfants possèdent un bosquet, un grenier. Assise par terre dans l'encoignure du bahut, invisible pour sa mère qui allait et venait entre la cuisine et la salle à manger, elle parlait silencieusement au miroir, les lèvres déjà faites à l'exercice qui consiste à sentir une voix dans sa gorge alors qu'on se tait.

Quand elle eut trois ans, sa mère revint un matin des courses avec une boîte de crayons de couleur. Elle posa un journal sur la table de la cuisine pour la protéger, et installa Clémence devant un paquet de formulaires périmés posés sur l'envers.

- Dessine, et sois sage pendant que je fais à manger.

Clémence regarda longtemps les crayons. Six. Marron. Rouge. Orange. Jaune. Vert. Bleu. Puis elle prit l'orange, et traversa trois fois la feuille, avec à chaque levée du crayon un petit cri de gorge, exultant. Elle prit ensuite le bleu, et se mit à frotter dans un angle du papier, de plus en plus vite, de plus en plus fort, et la couleur faisait sur la feuille une belle tache dense. Quelque chose ronronnait en elle. Alors elle prit le marron, fit entre les lignes oranges un haricot, et le baptisa chat.

“Qu'est-ce que c'est que ce gribouillis? dit sa mère en passant. Dessine moi quelque chose.”

Clémence glissa doucement de la chaise en tenant le dessin serré dans ses doigts, et s'en fut parler au miroir. Avec le temps, le tain s'était fissuré et boursoufflé.

(Elle a la connaissance intime de ses taches, des chemins qui y sont tracés, cet ailleurs. Pose les doigts sur le miroir, y frotte sa bouche, le regard tout retourné pour tenter de voir l'escargot rose écrasé sur la surface froide. Sa main se glisse derrière le miroir, rapporte la poussière, un plâtras. Il y a là des choses. Qui n'ont pas d'autre nom.)

Clémence poussa la feuille de papier dans l'espace étroit qui séparait le miroir du mur, et la lâcha. Disparue. Offerte.

Elle en prit l'habitude. Elle essaya d'y glisser de petits objets, tout ce à quoi elle attachait du prix, l'infime, les trésors incompréhensibles (Jette-moi cette saleté). Seules de très petites choses acceptaient d'entrer dans l'ignoré. Le goût lui vint de ces miniatures exaltées par leur disparition.

Elle apprit à écrire. Alors qu'elle ne gardait aucun souvenir du premier dessin, elle offrit au miroir une première feuille couverte de lettres, qu'elle avait inscrites secrètement, dans sa chambre, à la lueur du lampadaire de la rue. Puis elle sut écrire de vrais messages. Elle traita d'abord le miroir comme un objet magique, un Père-Noël qui, ignoré de tous,

ne pouvait être démystifié. Elle confia des vœux, désira un lapin vivant, la mer, un goûter chez son institutrice. Rien ne troublait l'eau irrémédiablement ridée du miroir, dans laquelle son visage, au fur et à mesure de sa croissance, se voyait autrement maquillé.

Elle eut un temps le goût des gros mots, et glissa en tremblant dans l'obscurité des billets pliés en quatre qui disaient à l'autre monde "Papa est un con", "Merde à Maman", ou encore "La maîtresse me fait chier", "La concierge est une pute". Elle s'épargnait ainsi la honte de n'être qu'une enfant polie et gardait le respect d'elle-même.

Elle grandissait. Dans sa tête, grandissaient avec elle des figures incertaines, qui la guettaient sans cesse, intimant à ses gestes d'enfance l'ordre de s'effacer, de laisser place nette à la lourde parole des autres. Bertrand, le fils des voisins de palier, venait goûter avec elle le jeudi après-midi. Quelques jeux défendus ne compensaient pas les heures perdues pour le miroir. Elle jeta dans la cache des messages de détresse: "Bertrand est une limace, il a une limace cuite au four. Il m'aime comme le flan." ou bien: "Je veux que Bertrand meure d'une mort horrible, je pleurerai, et sa mère m'appellera sa pauvre petite fille". Ou même: "Les ogres ont dévoré Bertrand, il est tout mâché".

Mais elle parlait aussi au miroir d'un cheval noir, vibrant comme un élastique tendu, qui entrait par sa fenêtre, le soir, et venait s'assoupir près d'elle avant de repartir dans la brume vers un château où une jeune fille l'attendait pour mener ses chasses.

Il lui poussait sur le corps d'inexcusables pelages, et des excroissances dont son père tirait des satisfactions publiques qui la révulsaient. Elle haïssait violemment sa mère, qui la tirait à elle, l'enfermait par tous ses gestes et tous ses mots dans un destin d'offrande, corps à voir, à toucher, rêves volés. Elle découvrit son plaisir, sans avoir de mots pour le nommer. Tous les mardis soir, elle allait à la bibliothèque rendre trois livres et en choisir trois autres, qui lui offraient la légitimité du silence.

Bertrand aussi grandissait, devenait étranger, l'émouvait un peu plus.

Elle eut quinze ans, puis dix-huit. Oublia le miroir, sans gagner d'autre espace de rêve. Quand elle obtint son baccalauréat, elle trouva tout de suite une place à la bibliothèque municipale où on la connaissait. Puis Bertrand fut mobilisé. Il resta absent dix mois, et revint pour une permission de quinze jours au cours de laquelle on les fiança. Elle n'avait pas d'émotion. Bertrand avait l'air hagard d'un enfant auquel on fait vivre la vie d'une meute.

Il repartit avec des larmes à peine contenues qui n'étaient pas destinées à Clémence.

Ce soir là, elle s'accouda à l'appui de fenêtre de sa chambre. De l'autre côté du boulevard, à une fenêtre ouverte à laquelle étaient suspendues deux jardinières vides, une jeune femme prenait le frais comme elle. Clémence demeura longtemps à la regarder. En sortant de sa chambre pour gagner la salle de bain, elle s'arrêta un instant devant le miroir, qui lui renvoya une étroite image de vieille femme.

*

L'été venait. Le soir, on voyait de plus en plus de gens aux fenêtres, qui prenaient le frais après des journées alourdies par la chaleur et l'inquiétude. Il arriva une fois ou deux qu'on entende des explosions lointaines.

Clémence s'installa chaque soir à sa fenêtre, avec un plaisir de plus en plus vif. L'appartement d'en face, touché par le soleil couchant, donnait une impression brillante, presque luxueuse. La femme s'appuyait à son balcon avec un abandon de son corps qui éblouissait Clémence. Un homme passait

en arrière plan sans jamais s'approcher assez pour qu'elle puisse voir son visage. Il en fut ainsi tout l'été. Le dimanche seulement, la fenêtre restait close. Clémence alors se risquait à traverser la rue, poussait la porte cochère de l'immeuble, et lisait les noms des locataires sur les boîtes aux lettres. Puis elle rentrait chez elle, délaissant ses livres pour inventer à la jeune femme des amours, dans lesquelles elle n'osait plus faire intervenir le cheval noir de son adolescence.

La venue des orages d'août referma les fenêtres. Derrière sa vitre close, elle ne voyait plus que le reflet plombé du soleil sur une vitre close. On apprit que Bertrand avait été tué. La mère de Clémence prit le deuil. Elle-même conserva son tailleur beige et sa robe à rayures bleu marine. Elle pleura un peu, quand sa mère s'apitoyait sur elle. Un matin, la femme de ménage de l'appartement d'en face ne claqua pas les volets de fer contre la pierre du mur. Ils restèrent fermés plusieurs semaines, et ne s'ouvrirent à nouveau que sur un jeune homme laid qui fumait la pipe. En un sens, cela tranquillisa Clémence. Elle allumait parfois l'applique du couloir, s'asseyait sur le coin du bahut, jambes croisées et bras alanguis, cherchant dans le miroir la beauté d'une autre femme. Elle se souvint des fonctions anciennes du miroir, et tenta de passer la main dans

l'interstice pour y reprendre ses billets, mais sa main avait trop grandi. Quand plusieurs tentatives l'eurent convaincue que personne ne pourrait avoir accès à ces secrets périmés, elle écrivit la première lettre d'amour, et la glissa derrière le miroir.

Quelque chose commençait à se construire dans sa tête. Elle fit plusieurs fois le tour de l'îlot, le nez en l'air, pour tenter de découvrir à quel immeuble de la rue parallèle s'adossait le mur au miroir. Elle se persuada enfin qu'il s'agissait d'un immeuble ancien, assez délabré, dont le crépi gris était tombé par plaques, découvrant un fond de briques. Quelques unes des fenêtres sans balcon étaient tendues de ficelles où séchait du linge. D'autres semblaient correspondre à des appartements inoccupés. Une seule, à peu près à la hauteur de son propre logement, était égayée par une jardinière de terre cuite où fleurissaient des pétunias mauve et blanc. Clémence s'interdit de pénétrer dans le couloir de l'immeuble pour regarder la liste des locataires. Le même soir, elle essaya des phrases, mâchant silencieusement les mots pour atteindre à la perfection d'un commencement. Elle répéta plusieurs fois la scène où quelqu'un venait annoncer à la jeune femme du balcon la mort de son compagnon; elle ne se laissa prendre par le sommeil que quand elle sentit les mots

circuler dans ses membres et dans son ventre comme une chaleur et qu'une grande pitié l'eut envahie.

*

Chaque nuit, le miroir tournait sur son axe invisible, et Clémence pénétrait dans une étroite penderie où étaient rangées quatre robes de soie légère, merveilleusement colorées. Ses pieds butaient dans des escarpins découverts, quatre paires assorties aux couleurs des robes. Elle entrouvrait la porte, et voyait son amie, assise devant une petite table ronde et lui tournant un peu le dos. Devant elle, une corbeille de paille tressée débordait de fils de couleur, de galons, de petits coupons de tissus précieux. Elle tenait de la main gauche un petit tambour à broder, et sa main droite, coiffée du dé, surgissait, si fine, au-dessus de son épaule, chaque fois qu'elle tirait l'aiguille. Clémence la regardait, tourmentée du désir qu'elle se retournât et de la crainte qu'elle le fît. Parfois, la jeune femme épuisée par l'attente de Clémence posait sa tête sur la table et s'endormait dans son bras. Alors, Clémence sortait doucement de la penderie, s'approchait, se penchait sur

le visage inchangé dont elle ne voyait que le profil perdu, relevait doucement les cheveux, et passait lentement son pouce sur la nuque découverte. Puis elle se retrouvait dans son propre lit. Pas une seule fois, au cours des années, elle ne tenta de la réveiller, ni ne put imaginer un autre geste.

Elle habitait seule l'appartement, désormais. Son père était mort brusquement, quelques mois avant l'âge de la retraite, et elle était restée seule avec sa mère. La vieille femme l'avait un temps tourmentée avec le souvenir de Bertrand, dont la photo barrée de crêpe noir ornait sa table de chevet, tout en lui répétant dix fois par jour qu'une jeune femme solide comme elle devait avoir des enfants, qu'il n'était pas bon de vieillir seule, qu'il fallait qu'elle ait une fille pour s'occuper d'elle plus tard. "Tu te rends compte, ma petite fille, qu'est-ce que je deviendrais si je ne t'avais pas?". Mais Clémence avait peu à peu pris le dessus, et sa mère s'était résignée au silence, puis à l'immobilité. Elle décida un jour de ne plus absorber de nourriture solide, et accabla sa fille d'une agonie paisible, mais interminable, à laquelle elle mit fin elle-même en refusant également de boire. Clémence dut, les dernières semaines, passer ses nuits dans un fauteuil, au chevet de sa mère. Elle installa dans la chambre une petite table ronde sur

laquelle elle posa une veilleuse et une corbeille abîmée qui était utilisée pendant son enfance pour servir le pain à table. Le médecin qui venait tous les deux jours ne proposa pas à Clémence d'hospitaliser la vieille dame.

Quand tout fut fini, elle prit quelques jours de congé pour débarrasser les affaires de sa mère. Quand elle revint à la bibliothèque, ses collègues échangèrent des sourires amusés en voyant qu'elle s'était acheté un tailleur bleu ciel.

Tous les mois, quand ses règles étaient terminées, elle écrivait une lettre d'amour qu'elle glissait derrière le miroir. Elle achetait dans une papeterie du Boulevard des boîtes de papier à lettre luxueux, dont elle n'utilisait que deux ou trois feuilles. Au fil des années, les boîtes s'accumulèrent sur le bahut du couloir, puis sur le plancher de la chambre de ses parents.

Paris changeait. Les immeubles hâtivement construits à la fin du dix-neuvième siècle pour loger le populaire disparaissaient les uns après les autres, remplacés par des immeubles de standing, avec des portes vitrées et des interphones. Les beaux bâtiments de pierre de taille du Boulevard, rachetés par des banques, des agences de publicité et des sièges sociaux d'entreprise se vidaient de leur habitants, et on voyait fleurir

aux balcons des calicots qui promouvaient des noms de marques américaines ou japonaises. Clémence n'avait pas conscience de ces transformations. La bibliothèque n'avait pas bougé, le Félix-Potin où elle faisait ses courses avait plusieurs fois changé d'enseigne, mais elle allait toujours chez Potin; c'est en métro qu'elle se rendait une ou deux fois dans l'année au Bon-Marché pour acheter des dessous ou une blouse, et seules les grandes affiches des stations vivaient avec leur temps. Elle se rendait tous les mois au bureau de poste du Boulevard pour retirer l'argent nécessaire à ses dépenses. C'est cette habitude qui changea sa vie.

Un mardi soir, en sortant de son travail, elle passa à la poste. La grande grille métallique était baissée, et une affiche apposée sur la porte indiquait que le Bureau de Poste était en réfection. Pendant la durée des travaux, le public était invité à se rendre au bureau annexe de la rue B*. La Poste priait les usagers de l'excuser pour ce dérangement. C'était un soir d'hiver. Depuis qu'elle approchait de la cinquantaine, Clémence avait les jambes un peu lourdes le soir, et depuis si longtemps elle évitait la rue B* et l'immeuble à la fenêtre décorée d'une jardinière, qu'elle erra un moment sur le Boulevard, marchant dans un sens, puis dans l'autre. Mais c'était le mois

des étrennes, et il lui fallait préparer les enveloppes pour les éboueurs, le facteur et la concierge. Elle s'engagea dans la rue qui prend en oblique sur le Boulevard. Elle marcha un moment sans lever les yeux, puis arriva à la hauteur d'une palissade de tôle verte, marquée de grands numéros blancs et du décret préfectoral d'interdiction d'afficher. Elle s'arrêta. A la place du vieil immeuble de brique et de ses deux voisins, il n'y avait plus que le mur auquel ils avaient été adossés. La démolition était récente. Le mur n'était plus qu'un damier de murs du fond, encadrés par les traces claires des cloisons et des planchers. Des papiers peints presque intacts les couvraient encore. Sur certains, on voyait les marques plus vives qu'y avaient laissés des meubles ou des gravures décrochées. Au troisième étage du petit immeuble, juste derrière le miroir, il y avait une cheminée de marbre noir qui tenait encore, suspendue dans le vide sur un fragment de linteau. Le conduit avait été cassé, et un long serpent de suie grimpait le long du mur jusqu'à ce qui avait été le toit.

Il y avait la queue au guichet de la poste. Devant Clémence, une très vieille femme, pareille à toutes celles qui vivaient encore dans ce quartier, attendait pour toucher sa pension. Elle prit Clémence à témoin des

difficultés de la vie, pour passer le temps de l'attente. Clémence ne l'écoutait pas. Elle lissait machinalement la carte d'identité qu'elle avait préparée. Ses doigts étaient arrêtés par les oeilletons métalliques qui y fixaient sa photographie. Elle regarda le petit cliché noir et blanc, pris dix ans auparavant dans un photomaton. Elle le trouva si semblable à l'image que lui renvoyait chaque jour le miroir, qu'elle prit conscience de l'inexistence du temps. Elle n'avait cessé d'être ce qui lui avait été donné au départ, ce prénom inchangé qu'elle n'avait presque jamais l'occasion de prononcer, et derrière ce prénom, la même personne, qui avait toujours été complète, et qui n'avait pas d'âge.

Elle rentra chez elle, choisit parmi les boîtes de papier à lettre une des plus anciennes, dont l'emballage avait jauni et craquelé, et brûla les feuilles une à une dans la cheminée de la salle à manger. Chaque soir, en rentrant du travail, après sa toilette et son dîner, elle s'installait devant la cheminée et brûlait une des boîtes. Le tain du miroir continuait de se dégrader. Les boursouflures et les craquelures, dans lesquelles Clémence ne savait plus reconnaître ni chemins ni visages, envahissaient peu à peu toute son eau. A la fin, il était presque devenu opaque.

Publication numérique

lbc - labaraquedechantier.org

© Dominique Barberet Grandière

1997